

UDK 81'373.7

371.3:81'243

Izvorni znanstveni članak

Primljen: 29. 5. 2007.

Prihvaćen za tisak: 31. 10. 2007.

CHRISTIANE MARQUE-PUCHEU
 Université de Paris-Sorbonne (Paris IV)
 UFR de Langue française
 E. A. 2568

LES ENONCES LIES A UNE SITUATION: MODE DE FONCTIONNEMENT ET MODE D'ACCES EN LANGUE 2*

Certains énoncés, à mi-chemin entre les expressions libres et les expressions figées, souvent caractérisés par des constructions atypiques, sont liés à des situations d'énonciation partageant un trait stéréotypique dans lesquelles le natif semble les avoir mémorisés globalement et où il les reproduit automatiquement. Ces caractéristiques devraient contrecarrer leur analyse et leur possibilité d'apprentissage par le non-natif. Or, si leur forme syntaxique est le plus souvent réduite, préfigurant les interjections qui peuvent en être l'aboutissement, ces énoncés peuvent néanmoins s'insérer dans une construction plus longue, explicative, facilitant leur intériorisation chez le non-natif.

Introduction

Les auteurs de grammaires, notamment celles de français langue première, se fondent surtout sur les classes de mots pour ordonner leurs descriptions, dans lesquelles ils considèrent les suites qui ont le statut de phrase GN GV. La conséquence est double. D'une part, ils font peu de cas des expressions complexes, davantage prisées par les didacticiens de français langue seconde: ainsi en va-t-il, par exemple, des unités de langue comme les expressions figées. D'autre part, ils négligent aussi des unités de discours qui, sans avoir toutes le statut de phrase car elles n'entrent pas dans la structure définitionnelle, constituent à elles seules des énoncés, c'est-à-dire sont porteuses d'informations, comme:

- (1) Café?
- (2) Quand ça?
- (3) Ça alors!
- (4) Parlons-en!
- (5) Vous voulez que je vous dise?
- (6) Ta gueule!
- (7) Ça n'arrive qu'aux autres.
- (8) Bonjour les dégâts!

De la phrase, artefact linguistique objet des grammairiens, des codes de langue, on passe à l'énoncé, aux schémas de communication¹. Ces unités de discours, qui déroutent souvent le linguiste, intéressent le psycholinguiste et le didacticien, mais moins l'enseignement de langue première que l'enseignement de langue seconde. Car la situation contribuant à leur donner leur entière signification, elles deviennent rapidement transparentes au natif, ce qu'avait observé JESPERSEN (1976: 138):

«Nous devons [ensuite] rappeler que l'enfant a beaucoup plus d'occasions d'entendre sa langue maternelle que celui qui apprend plus tard une langue étrangère. Il l'entend du matin au soir et, il faut le souligner, sous sa forme authentique,

¹ Pour une discussion de la frontière entre phrase et énoncé, jugée par certains artificielle, voir GARRIDO 2003.

avec une prononciation, une intonation, une utilisation des mots et une syntaxe correctes² : la langue se présente à lui comme une source jaillissante et sans cesse en activité. Bien avant qu'il sache dire quoi que ce soit, sa compréhension première de la langue est grandement facilitée par l'habitude qu'ont les mères et les gouvernantes de répéter la même phrase avec des légères variations et en accomplissant en même temps l'action dont elles parlent.»

Parmi les unités de discours (1)-(8), certaines (3)-(8), inégalement mentionnées par les dictionnaires³, constituent un type particulier, appelé «phrase commune» par les uns (MOREAU 1986: 140), «phrasème pragmatique» ou «pragmatème» par les autres (MEL'CUK 1993: 84), «expression liée» ou «préfabriquée» (FONAGY 1997: 131), énoncé «usuel» (MARTINS-BALTAR 2003: 161) ou bien «phraséologique» (PELLEN 2001: 165), «formule» ou «phrase situationnelle» (ANSCOMBRE 1985: 11; 2007 à paraître), ou encore «phrase convenue» (DANON-BOILEAU 2000: 280)⁴. Il s'agit d'expressions récurrentes, liées à des situations d'énonciation spécifiques dans lesquelles elles sont presque automatiquement produites. Elles constitueront notre centre d'intérêt.

Dans une première partie, nous nous intéressons au mode de fonctionnement de ces expressions en tentant de les circonscrire, c'est-à-dire de définir le figement situationnel, notamment par rapport au figement en langue, le premier n'excluant pas le second. La nature de ces expressions, liées à une situation, nous conduit à les considérer sous ces deux plans : d'une part pragmatique, dans lequel nous évoquons les mécanismes de référence au contexte⁵, d'autre part linguistique, dans lequel nous analysons ces expressions, souvent réduites par suite de transformations et proches alors d'interjections. Autrement dit, nous nous intéresserons à l'énoncé, c'est-à-dire à la fonction communicative et à la phrase, c'est-à-dire à la structure syntaxique, plus ou moins manifeste, en essayant d'en rendre compte, l'hypothèse étant que ces constructions souvent atypiques sont néanmoins analysables. Dans une seconde partie nous nous demandons quel est leur mode d'accès en langue 2 et si leur nature nécessite une approche didactique particulière: leur figement situationnel impose-t-il un mode d'apprentissage global comme chez l'usager natif qui n'a pas à former ces expressions, déjà préconstruites, ou bien un apprentissage analytique, motivé notamment par des propriétés linguistiques particulières, est-il envisageable et préférable?

1. Figement linguistique et figement situationnel

1.1. *Énoncé libre, énoncé figé et énoncé lié à une situation*

1.1.1. Énoncé libre et expression figée

Rappelons dans les grandes lignes les critères linguistiques à la base de la notion de figement qui font l'objet d'un consensus. Un critère sémantique et deux critères formels sont généralement avancés pour distinguer expression libre et expression figée (locution).

L'interprétation d'une expression figée est globale, étant non prédictible à partir de la somme des sens de ses composants qui sont donc associés d'une manière préférentielle: *N₀ casse du sucre sur le dos de N₁* est équivalent à *N₀ dit du mal de N₁*. Du point de vue lexical, l'expression n'accepte pratiquement pas de variation paradigmatique: en d'autres termes, la construction n'est pas productive, puisque

² «Correctes» est à comprendre ici comme telles que les produirait un natif et non comme «normatives».

³ HAUSSMANN (1997: 278-279).

⁴ D'une manière générale, les appellations ne recouvrent pas exactement les mêmes notions. ANSCOMBRE (1985) semble employer «formule» de manière générale (sociale, juridique, événementielle) et «phrase situationnelle» (2007, à paraître) uniquement pour (7) et (8); MEL'CUK (1993: 84) considère que le pragmatème est une unité «dont la forme et le sens sont parfaitement transparents et "bien-formés", mais qui est figé par rapport à une situation donnée». Poser comme condition le caractère bien formé de ces expressions réduit considérablement leur nombre.

⁵ Sur ce point, nous nous en tenons à des caractéristiques générales et renvoyons à l'étude détaillée des propriétés pragmatiques spécifiques de ces énoncés réalisée par MARTINS-BALTAR (2003: 155-221) qui établit une classification des énoncés en rapport avec le motif et la fonction de leur énonciation.

dans l'acception retenue, on ne saurait la mettre en équivalence avec *N₀ brise du sucre sur le dos de N₁*. Enfin, le figement morphosyntaxique se manifeste par le fait qu'un ou plusieurs éléments refusent des manipulations habituellement praticables sur les phrases libres, comme la question (*– Qu'a cassé N₀ sur le dos de N₁ ? – *Du sucre.*), la transformation en phrase passive (**Du sucre a été cassé sur le dos de N₁ par N₀*), etc. La question est plus complexe que ne le laisse paraître la distinction établie: en effet, des expressions figées peuvent connaître un certain degré de liberté (M. GROSS 1988: 22) et des expressions réputées libres, car compositionnelles, présentent des contraintes, notamment celles, de nature lexicale, qui s'observent dans les collocations, du type *refuser catégoriquement* ou *café noir*, associations de mots respectivement préférées à *refuser fermement* – qui se retrouve d'ailleurs dans d'autres langues – et *café sans lait*⁶. Une expression sera d'autant plus figée que les trois critères (sémantique et formels) seront satisfaits, ce qui exclut les simples collocations, associations préférentielles mais dont un élément conserve son sens habituel.

1.1.2. Énoncé libre et énoncé lié à une situation

Opposons maintenant énoncé libre et énoncé lié à une situation au regard de l'interprétation et de la réinterprétation. Un énoncé libre peut ne signifier rien de plus que la suite des mots qui le composent, mais il peut admettre un certain nombre de réinterprétations variables au gré des situations: d'une part la réinterprétation du sens locutoire, d'autre part la réinterprétation de l'acte illocutoire qui varie en conséquence. Cette variation semble infinie *a priori*. Reprenons l'exemple de MARTIN (1992: 256), *Je reviendrai*. Des réinterprétations du sens locutoire peuvent donner à cette phrase la signification *J'ai apprécié ce repas* (prononcée dans un restaurant) ou *Je vous verbaliserai* (proférée par un policier), etc. Parallèlement à ces réinterprétations du sens qui interviennent sur le plan locutoire, plusieurs réinterprétations sur le plan illocutoire sont possibles: assertion simple au départ, cet exemple peut donc se voir attacher le compliment ou un avertissement. *Je reviendrai* peut ainsi être réinterprété à loisir par le destinataire. Cependant, si l'énoncé libre peut avoir des réinterprétations multiples sur le plan illocutoire, elles ne font pas nécessairement l'unanimité des récepteurs présents et le locuteur peut les contester.

Examinons maintenant les caractéristiques d'un énoncé réputé lié à une situation. Il signifie rarement ce qu'indique la suite des mots qui le composent. *Tu parles!* peut parfaitement être adressé à un interlocuteur qui n'a pas parlé. *Tu es tombé du lit?* n'interroge pas sur une chute. *C'est trop facile!* est explicable par *facile*, mais partiellement. Bien plus, l'interprétation peut mettre en jeu une inversion du contenu propositionnel comme dans *Parlons-en!* ou *C'est du propre!* En réalité, ces énoncés contiennent déjà leur réinterprétation. Prenons l'exemple de *C'est trop facile!* dans *Luc est en retard et a prétexté une grève. C'est trop facile!* Sur le plan locutoire, cet énoncé est réinterprété en *C'est une excuse trop facile*, *C'est un comportement trop facile*, etc. (voir 2.3.2.); sur le plan illocutoire, l'assertion est réinterprétée en désapprobation/reproche. De même *J'étais là avant vous* est réinterprétable sur le plan locutoire par *J'ai le droit de passer avant vous* et sur le plan illocutoire, l'assertion peut être réinterprétée en justification (*Je passe devant*) ou en protestation (*On me passe devant*). Si l'énoncé libre voit ses conditions d'emploi varier, les conditions d'emploi de l'énoncé lié sont donc contraintes (voir 1.2.1.). Si le premier peut acquérir plusieurs réinterprétations tant sur le plan locutoire qu'illocutoire, le second possède généralement une seule réinterprétation. Ainsi, l'expression *Tu connais la dernière?* est associée à une nouvelle censée surprendre: impossible d'enchaîner à la suite de *Tu connais la dernière?* – sauf effet particulier – *Pendant un orage, il y a des éclairs*. De même, *Ça n'arrive qu'aux autres* comporte sa réinterprétation, s'adressant à une personne exagérément optimiste à laquelle, selon ses dires, il n'arrive jamais rien de fâcheux. Un énoncé lié à une situation suppose qu'il y ait consensus sur sa réinterprétation qui est donc une interprétation codée, associée à une situation agissant comme un facteur déclenchant (voir 1.2.1.2.).

Si l'interprétation est codée, en quoi l'énoncé lié diffère-t-il de l'expression figée dans ce cas?

⁶ Pour une discussion sur la frontière entre figé et libre, voir MARQUE-PUCHEU (1995: 194-217), LAMIROY (2004; 2006).

1.1.3. Énoncé lié et expression figée

Une expression figée est caractérisée, entre autres critères (voir 1.1.1.), par une certaine opacité due à une divergence entre interprétation globale et interprétation de la somme des unités. Si une expression liée à une situation ne révèle pas une totale compositionnalité des unités, elle reste relativement interprétable à partir de celles-ci. Ainsi, *Tu es tombé du lit?* suppose de l'implicite dans son interprétation (*Tu es matinal pour une fois*) et ses conditions d'emploi sont limitées, mais il serait abusif de parler d'association unique entre les unités *tomber* et *lit* : une paraphrase recourant à *Tu es tombé du lit pour être déjà là?* ou *Tu es tombé du plumard?* l'atteste. Même remarque avec *Il ne manquait plus que cela!*⁷. De même, *Parlons-en!* utilisé de manière polémique et sans suite dans:

- (9) À droite, on se lève pour applaudir, non sans de notables hésitations. «La confiance? Parlons-en...» : telle est, en substance, la teneur de l'intervention de Gilles de Robien. (*Le Monde*)

n'est pas éloigné non plus de l'emploi plus libre de *Parlons-en* dans:

- (10) Une vraie composition puisque moi, le Marocain français, je me retrouve à parler algérien dans un film tourné en Tunisie. «La langue, justement, parlons-en: J'ai 33 ans, je suis un enfant de cette fameuse deuxième génération [...]» (*Libération*)

Et il est remarquable que le roumain, par exemple, utilise aussi des verbes de dire dans les deux expressions: *Hai să vorbim* ("Allons... que nous parlions") dans l'interprétation littérale et *Un fel de a zice* ("Une façon de parler") dans l'interprétation liée. L'expression liée est donc relativement interprétable à partir de ses composants (voir 2.3.3.). Si la différence entre expression figée et expression libre correspond à une divergence entre interprétation globale et interprétation de la somme des unités, la divergence entre expression liée et expression libre correspond à une atténuation de sens selon FONAGY (1997: 135) pour qui la différence est «quantitative»: «Par rapport à leur signification originelle (littérale), les énoncés liés ne signifient pas autre chose, ils signifient *moins*». Or si elles ne sont pas entièrement libres, les expressions liées restent donc relativement compositionnelles du fait de l'atténuation du sens: *Il ne fallait pas* en remerciement à un cadeau, *On voit tout* ou *C'est trop facile!* illustrent cette remarque. Dans une interprétation (libre), *On voit tout* ne signifie rien d'autre que *On voit tout*; dans une interprétation liée, *On voit tout* signifie *On voit tout de «zones» qu'on ne devrait pas voir*. *Voit* est bien utilisé dans son interprétation courante et *tout* est à comprendre comme *en partie*, ce qui révèle bien une atténuation du sens (voir 2.3.4.).

Par ailleurs, comme dans le cas des expressions libres, on peut le plus souvent attribuer un pouvoir référentiel aux lexèmes que comportent les expressions liées (cf. dans *Tu es tombé du lit?*): sur ce point, elles se distinguent donc également des expressions figées.

Sur le plan lexical, on assiste à une amorce de paradigme, les énoncés liés acceptant partiellement des variations distributionnelles et paradigmatiques que nous avons déjà mises en œuvre avec *tomber du lit*. Citons également l'exemple de *Ferme ta gueule!* que l'on peut faire varier sur l'axe paradigmatique (*Ferme ton clapet!*) comme sur l'axe syntagmatique (*Ferme ta grande gueule!* *Ta gueule!*).

Enfin, les manipulations morphosyntaxiques, plus ou moins contraintes avec les expressions figées, restent souvent possibles. *Ferme ta gueule!* accepte sans difficulté la pronominalisation de son complément, ce qui donne *Ferme-la!*. L'expression *C'est trop facile!* autorise la commutation de *trop* avec *un peu*. Cependant, les énoncés liés bloquent de nombreuses transformations (voir **Tableaux 2 et 3**). Par exemple, *Je vous dis* n'est pas l'homologue affirmatif de *Je (ne) vous dis pas*. Le plus souvent, les énoncés liés se prêtent mal aux changements syntaxiques. Ainsi, *Vous voulez que je vous dise?* n'accepte pas la pronominalisation de la complétive – elle-même tronquée – (**Vous le voulez?*). L'énoncé lié se caractériserait donc par un figement relatif sur ce plan. La difficulté cependant restera le caractère non systématique de ces blocages (voir **Tableau 1**).

⁷ Comparer avec l'anglais *That's all I needed*.

Si les énoncés liés partagent à des degrés divers une caractéristique, voire deux sur trois, avec les expressions figées, ils en diffèrent cependant sur le plan pragmatique, car liés à une situation, alors que ce trait n'est pas définitionnel des expressions figées. Ce dernier point pourrait suggérer une comparaison avec les interjections.

1.1.4. Énoncé lié et interjection

1.1.4.1. Points communs

En effet, les interjections sont également proférées d'une manière automatique (voir Introduction) dans des situations caractéristiques. Ainsi, tout comme la production de *Aïe!* marque la douleur, *C'est pour aujourd'hui ou c'est pour demain?* indique l'impatience. On repérera d'ailleurs que des énoncés liés sont utilisés chez BALLY (1965: 42-43) pour paraphraser des interjections: «Qu'est-ce que vous me dites là! – Pas possible! – Ah bah! – Oh!, toutes ces exclamations qui signifient à peu près: Comme je suis étonné (de ce que vous me dites, ou encore: de ce que je vois, etc.)». Ainsi, l'équivalence sémantique introduite entre *Qu'est-ce que vous me dites là!* et l'interjection *Ah bah!* indique que la première expression, énoncé lié, traduit une réaction du locuteur.

Élargissons l'acception de l'interjection, comme le fait BALLY (*ibid.*) qui ne se limite pas à l'expression d'une «réaction affective vive». Il distingue, en plus des modales qui «expriment des émotions et des volitions», les interjections à caractère descriptif (*Plouf!*), «dictales» et celles, «déictiques», correspondant à des «signaux» (*Pst!*). Il n'est pas difficile alors de trouver des énoncés liés à caractère descriptif (*Bonjour les dégâts!*; *Ça pousse pas.*) et à caractère déictique (*Le petit oiseau va sortir.*; *A nous deux.*). Le champ d'application de la définition est donc le même pour les deux notions considérées – énoncés liés et interjections.

Les caractéristiques prosodiques sont d'ailleurs communes. Une intonation particulière accompagne ces énoncés, comme dans le cas des interjections. Et les phénomènes intonatifs vont permettre de distinguer les deux emplois (libre et lié) de *C'est trop facile*. On remarquera au demeurant que le roumain et l'arabe se comportent comme le français:

Este foarte simplu !

کتير سهل

(sahel katir)

suivent une courbe intonative différente selon qu'il s'agit de l'interprétation libre ou liée.

Enfin, sur le plan syntaxique, interjection et énoncé lié sont autonomes, même s'ils n'entrent pas dans la structure de la phrase canonique (voir introduction et ci-après en 1.2.2).

1.1.4.2. Différences

Cependant, si nous nous référons à la définition de DUBOIS *et al.* (1989), selon laquelle il s'agit d'un «mot invariable, isolé, formant une phrase à lui seul, sans relation avec les autres propositions et exprimant une *réaction affective vive*»⁸, l'interjection diffère de l'énoncé lié sur deux points. D'une part, sur le plan morphologique, les interjections, qu'elles soient sous forme d'onomatopée, de nom, de verbe, d'adverbe ou de syntagme, incluent l'invariabilité dans leur définition, contrairement aux énoncés liés qui peuvent accepter des modifications.

D'autre part, sur le plan sémantique, les interjections traduisent nécessairement l'affectivité du locuteur, qu'elles soient modales, dictales (*Plouf!*) ou déictiques (*Pst!*). Or l'empreinte affective qui est toujours présente dans les interjections, y compris descriptives (*Plouf!*), ne constitue pas un critère définitionnel des expressions liées: *Et avec ça?*; *A voté* ne traduisent aucune «réaction affective vive». Et c'est d'ailleurs la mélodie spécifique qui donne son sens à l'interjection: «Le cas le plus frappant est celui où les mots n'ont plus par eux-mêmes aucun sens, ou auraient un sens absurde sans la mélodie,

⁸ C'est nous qui soulignons.

comme: Allons donc! = “Je n’en crois rien”; Diable! = “Voilà qui est embarrassant”; etc. Cf. Pas possible! (BALLY *ibidem*)⁹. Or rien de tel systématiquement avec un énoncé lié qui peut souvent prendre son interprétation sans l’appui de l’intonation seule¹⁰: *Ça n’arrive qu’aux autres; A voté*. Si les expressions liées incluent les interjections du fait de leur caractère automatique et récurrent, contrairement à ces dernières elles n’entraînent pas toutes l’implication du sujet psychologique. Elles peuvent impliquer le sujet social seulement, sans introduire de réaction affective. Les interjections s’accompagneront davantage de phénomènes paraverbaux (intonation) ou non verbaux (gestes, mimiques). Au contraire, dans des énoncés liés comme *Et avec ça?* ou encore *C’est pour toi*, prononcé par une personne qui transmet le téléphone, aucune affectivité ne transparait. PAULHAN (1941: 29) l’avait bien noté: «Voyez des gens causer dans la rue... Rien ne passe sur leurs visages des mots qu’ils disent. C’est qu’ils ne pensent pas, qu’ils ne pensent jamais, qu’ils se servent de phrases toutes faites.»

1.1.4.3. Continuum entre énoncé lié et interjection

Quand un énoncé lié traduit une réaction affective, il peut avoir vocation à devenir interjection.

Un exemple caractéristique de continuum entre énoncé lié et interjection nous est donné par les expressions mettant en jeu le terme *gueule*. Prenons l’expression *ferme sa gueule* à l’impératif personne 2:

Étape 1 : *Ferme ta gueule!*

Propriétés lexicales	Propriétés morphosyntaxiques					
	Substitution	Insertion/ajout de modifieur	Nb/ personne	Pronom personnel	Pronom possessif	Réduct. Verbe
<i>Ferme ton clapet</i>	<i>Ferme ta sale gueule; ferme un peu ta gueule; ferme ta gueule de con</i>	<i>Fermez (vos gueules + votre gueule)</i>	<i>Ferme-la</i>	<i>Ferme la tienne</i>	<i>Ta gueule</i>	<i>(Ne) ferme pas ta gueule¹¹</i>

Toutes les transformations sont autorisées. Prenons maintenant les expressions réduites, successivement *Ferme-la* (étape 2) et *Ta gueule* (étape 2’).

Étape 2 : *Ferme-la !*

Propriétés morphosyntaxiques		
Personne	Permutation	Modifieur adverbial
<i>Fermez-la</i>	<i>La ferme</i>	<i>Ferme-la un peu</i>

Ferme-la!, forme pronominalisée de *Ferme ta gueule*, se prête donc à toutes les manipulations. Cependant, on remarque le caractère unique et autonome syntaxiquement de *Ferme-la*, *Ferme ton clapet* n’ayant pas donné lieu à une expression autonome **Ferme-le*.

⁹ Un exemple caractéristique souvent cité par les didacticiens est celui de *Ça!*

¹⁰ Cela n’empêche pas sa description (voir, à ce sujet, FONAGY, BERARD, FONAGY 1983).

¹¹ Acceptable notamment dans cet exemple que nous a suggéré D. Leeman: *Te laisse pas faire, ferme pas ta gueule, sinon elle te mangera bientôt sa soupe sur ta tête*. On remarquera que l’expression *Ferme pas ta gueule* n’a pas l’autonomie de *Ferme ta gueule*. Nous ne l’avons donc pas représentée dans l’automate (figure 1).

Étape 2': Ta gueule!

Propriétés morphosyntaxiques		Propriétés lexicales	
Nombre/personne	Pronom possessif	Insertion/ajout modifieur	Substitution
<i>Vos gueules!</i> <i>*Votre gueule</i>	<i>*La tienne</i>	<i>*Ta sale gueule; *Ta gueule de con; ?*Ta gueule un peu</i>	<i>?*Ton clapet</i>

Ta gueule! présente un comportement plus contraint. Le pluriel de politesse (**Votre gueule!*) est difficilement acceptable alors que l'expression complète l'autorisait. On ne peut pas davantage transformer le GN *Ta gueule* en pronom possessif (**La tienne!*) alors que *Ferme la tienne!* est autorisé. Il n'est pas non plus possible de modifier *gueule* dans l'expression réduite: **Ta (sale + grande) gueule* et **Ta gueule de con* ne sont pas attestés alors que *Ferme ta (sale + grande) gueule* et *Ferme ta gueule de con* l'étaient. Enfin, si dans l'expression complète on peut faire commuter *clapet* avec *gueule* ((*Ferme ton + Fermez votre) clapet*), l'expression réduite n'autorise aucune substitution.

Ta gueule, forme réduite de *Ferme ta gueule* admet donc une seule modification morphologique, celle de nombre.

Étape 3 : La ferme!

Tentons d'appliquer maintenant des opérations à *La ferme*, forme issue de l'étape 2 :

- (11) *La ferme un peu*¹²!
 (12) **La fermez!*

Forme permutée de *Ferme-la!*, *La ferme!* admet un modifieur adverbial (11), mais refuse la mise au pluriel (12). Autrement dit, dans un cas (11), on se verra accusé de manquer d'éducation, et dans l'autre (12), du même défaut auquel s'ajoute une maîtrise insuffisante de la langue.

Conclusions. L'expression complète *Ferme ta gueule!* admet toute sorte de modifications. Parmi les expressions réduites, plus l'on s'éloigne de la phrase canonique du grammairien, plus les modifications sont difficiles : *Ferme-la!* accepte plus de modifications que *Ta gueule!* et *La ferme!* et reste pour l'heure hors du champ des interjections. L'association de *ta* avec *gueule* et de *la* avec *ferme* correspond à un figement des unités même si *ferme* et *gueule* sont employés dans leur sens habituel.

Remarque. La forme *La ferme!* (étape 3) peut être analysée par permutation. Dans ce cas, la langue fait un écart par rapport aux règles catégorielles, puisque l'ordre des constituants en phrase impérative n'est pas respecté, le pronom étant antéposé. DUBOIS et DUBOIS-CHARLIER (1970: 205), y voient une marque de langue populaire. Mais on peut supposer aussi que *La ferme* [lɑfɛʁm] provient de *Tu la fermes, ta gueule* [tɥlɑfɛʁmtɑgœl]¹³ qui aurait donné *Tu la fermes* [tɥlɑfɛʁm], puis par effacement du pronom, *La ferme(s)* [lɑfɛʁm]. Contrairement au singulier, le pluriel correspondant *Vous la fermez* [vulɑfɛʁme] n'a pas donné lieu à un effacement du pronom vous **La fermez* [*lɑfɛʁme]¹⁴.

Que l'on retienne cette analyse où *La ferme* est dérivé de (1) ou celle (2), dans laquelle *Ferme ta gueule!* aurait donné *Ferme-la!*, puis *La ferme!* par permutation, la forme réduite présente en surface un ordre non canonique et constitue presque une unité. De ce fait, elle a plus de chances d'avoir le statut

¹² Sur le modèle de *Tais-toi un peu!*

¹³ Dont l'impact communicatif est moindre.

¹⁴ KERLEROUX (1996: 228-229) opte pour une autre solution, celle d'un substantif (prédicatif) déverbal comme *La galère!*, *La barbe!*, dont l'identité serait masquée par sa nature non-affixée. Si cette analyse est plus conforme au système de la langue que celle qui a recours à une permutation, elle est sans doute moins immédiatement perceptible que celle qui consiste à insérer *Ta gueule* dans *Tu la fermes ta gueule*. La langue qui accepte *La ferme un peu!* semble sinon contredire cette origine nominale, du moins lui conférer en synchronie un statut verbal.

d'interjection, la seule modification autorisée étant l'ajout du modifieur *un peu*. Sur le plan psycholinguistique (voir 1.2.2.), elle est mémorisée comme une unité ([lɔʃɛʁm]) et s'imprime dans la mémoire comme telle. La même conclusion vaut pour [tɔʁgœl]. Sur le plan linguistique, ces formes peuvent être considérées comme des interjections. Elles ne sont pas représentables par des automates alors que les différentes variations observées autour de *Ferme ta gueule* (étape 1) rendent pertinente la représentation par automate (**Figure 1**).

La relation entre interjection et énoncé lié est donc la suivante: **une interjection serait l'étape formelle ultime, résistant à toute analyse linguistique, d'un énoncé lié «exprimant une réaction affective vive»** et ce, d'autant plus qu'il s'agit d'emprunts: l'expression arabe إنشاء الله (*in šā'a l-ah*: «*Si Dieu le veut*») témoigne de ce destin. Inversement, un énoncé lié traduisant une réaction affective aurait vocation à devenir interjection en raison de sa brièveté: *Pas de panique!* pourrait subir ce sort un jour. Les interjections seraient un sous-ensemble (mettant en jeu le sujet affectif) des énoncés liés à une situation. Sur ce point on peut évoquer un continuum entre les deux, ce qu'illustre d'une certaine manière cette remarque de GROSS (1984: 154): «Il semble difficile de donner une définition formelle d'interjection, par exemple en terme de longueur.». Les interjections tendraient davantage vers le figement alors que les énoncés liés mettant en jeu le sujet affectif accepteraient certaines manipulations.

Ni expressions libres, ni locutions, incluant les interjections, mais ne s'y limitant pas, les expressions liées à une situation se définissent dans un premier temps systématiquement par cette dernière caractéristique, c'est-à-dire d'abord par un critère non formel: des syntagmes qui seraient réputés plus ou moins libres, plus ou moins interprétables à partir de leurs composants, mais prenant leur signification pleine quand ils sont associés à des situations partageant un trait stéréotypique (voir 1.2.1). Cette absence de caractère systématique d'un critère formel partagé par ces expressions pourrait mettre en doute leur intérêt et leur réalité linguistique. Or elles présentent un intérêt didactique réel et, par ailleurs, une analyse linguistique plus approfondie révèle leur intérêt linguistique (voir 1.2.2.), ce qui pourrait justifier une classe d'expressions à part. Mais revenons d'abord sur ce qu'on entend par expression liée à une situation.

CRITERES		Expr. Figée	Expr. libre	Expr. liée à une situation	Interjection
		Sémantique	<i>Opacité sémantique</i>	+	-
	<i>Pouvoir référentiel</i>	-	+	±	-
Lexical	<i>Paradigme limité</i>	+	+	±	+
Morphosyntaxique	<i>Restrictions morphosyntaxiques</i>	+	±	±	+
Énonciatif (implication du sujet)	<i>Psychologique</i>	±	±	±	+
	<i>Social</i>	±	±	+	-

Tableau 1. Critères de distinction

1.2. L'énoncé lié à une situation : caractérisation pragmatique et linguistique

L'énoncé lié à une situation est une phrase syntaxiquement autonome énonçant, à la manière d'une sentence, une vérité appliquée à des événements. De ce fait, contrairement aux phrases autonomes énonçant des vérités générales (proverbes), il est susceptible d'être accompagné de circonstants (ANSCOMBRE 2007, à paraître).

1.2.1. Des situations partageant un trait stéréotypique

Avec la montée en puissance du pragmatisme, l'énoncé a été défini comme phrase en situation. Mais cette distinction affleurerait déjà chez BLINKENBERG (1928: 5-6), à propos de la «phrase à terme unique»:

«C'est par des phrases à terme unique que commence le langage de l'enfant, et qu'a commencé indubitablement le langage tout court. Le langage à ses débuts est toujours fortement *lié à une situation*¹⁵ dans laquelle baignent celui qui parle aussi bien que celui qui écoute, et où intervient la parole comme épanchement d'une émotion ou comme appel à l'action¹⁶. Ce n'est que par un développement ultérieur, mais essentiel, que la langue se dégage de la tutelle de la situation et parvient à se suffire à elle-même. Arrivé à ce point, le langage possède une phrase plus complète, à deux termes au moins ; mais la phrase à terme unique continue à exister à côté des autres formes de la phrase, et dans la vie de tous les jours le langage reste essentiellement lié à la situation. Nous disons: *Un bock! Silence! Attention! Pardon! Délicieux! Bien! Oui! Impossible! Evidemment! Pauvre Garçon!* etc. en nous appuyant sur une situation donnée. Si l'on garde la terminologie employée pour l'analyse de la phrase complète, on constate que la situation fournit le plus souvent le sujet, le terme unique étant prédicat (e. g. *Excellent = Ce vin est excellent*); quelquefois on n'exprime que le sujet (e. g. *Ton père = Ton père vient*), et c'est alors la situation, accompagnée ou non d'un geste ou d'une intonation spéciale, qui fournit le prédicat.»

Ces exemples appellent deux remarques. Leur interprétation est tributaire de la situation qui autorise une réduction et, parallèlement, aide à compléter une séquence: dans *Ton père*, le terme *vient* est suggéré par la situation. Et du même coup, la grammaticalité est restaurée.

Cette remarque, qui concerne ici les énoncés libres, s'appliquera également aux énoncés liés, souvent caractérisés par une réduction (voir 1.2.2.1.), voire agrammaticaux (voir 1.2.2.3.). D'où vient alors la différence? La différence, déjà évoquée 1.1.2 en réside en ce que la phrase *Ton père* peut donner lieu à des contextes variés sans composante commune comme *Ton père (vient + part + exagère)* ou (*N'oublie pas + Sers*) *ton père*, etc., alors que les situations auxquelles un énoncé dit «lié» renvoie présentent un trait stéréotypique qui le déclenche. Ce trait commun correspond plus ou moins au «motif d'énonciation nécessaire d'un énoncé» de MARTINS-BALTAR (2003: 161), le terme de «motif» étant sans doute inspiré du sociologue et économiste allemand Max Weber (voir aussi note 5).

1.2.1.1. A une formule correspond une situation type

Considérons les énoncés:

- (13) Vous voulez que je vous dise?
- (14) Ça faisait longtemps!
- (15) Ta gueule!
- (16) Et avec ça?

Ils se distinguent par des formes différentes. Les exemples (13) et (15) font entorse à des constructions réputées grammaticales, puisque *dire* est employé intransitivement et que *Ta gueule!* ne constitue pas une phrase du point de vue des grammairiens; sans être agrammatical, l'exemple (16) donne le sentiment d'être incomplet; l'exemple (14) partage les deux caractéristiques précédentes. Mais aucun natif ne rejettera ces quatre énoncés. Ils présentent une caractéristique qui autorise leur regroupement, celle de s'appliquer chacun à une situation stéréotypique suggérée ci-après par leur source contextuelle possible – indiquée entre parenthèses – qui est relativement contrainte, contrairement aux exemples analysés par BLINKENBERG (cf. supra):

- (13a) Vous voulez que je vous dise (mon avis + ce que je pense)

¹⁵ C'est nous qui soulignons.

¹⁶ Ces remarques préfigurent la théorie des actes de langage de AUSTIN (1970).

(14a) Ça faisait longtemps (que... ne... pas)!

(15a) (Ferme) Ta gueule!

(16a) Et avec ça (qu'est-ce que je vous donne + que prendrez-vous)?

Il n'est cependant pas facile de cerner la situation stéréotypique correspondant à chacune de ces formulations car leur utilisation relève non seulement d'une connaissance de la langue, mais aussi d'un «comportement linguistique», c'est-à-dire de l'adéquation de chaque formulation à une situation type, sorte de «micro-scénario» (DANON-BOILEAU 2000: 280).

Reprenons l'expression (13) et trois contextes susceptibles de constituer une suite:

(13b) – Parlez-moi du respect qu'on vous montre.

– Vous voulez que je vous dise? Imaginez que vous débarquez à 14 ans¹⁷.

(13c) Vous venez de produire deux phrases et vous voulez que je vous dise? Elles sont pleines de fautes¹⁸!

(13d) Vous voulez que je vous dise? Ø

Les réponses, y compris l'absence de réponse dans (13d), pourraient constituer autant de suites qui s'inscrivent dans des situations partageant le trait stéréotypique suivant : le locuteur prend la parole sous forme de fausse question polémique à «évaluation négative»¹⁹ en y ayant été invité (13b) ou non (13c) et sans nécessairement poursuivre (13d), le sens de l'expression devenue alors figure de préterition étant détourné.

Comme nous l'avons mentionné en 1.1.2, ces exemples diffèrent de l'exemple *Je reviendrai*: ce dernier pouvait être prononcé dans des contextes situationnels différents et voir associées à son interprétation littérale des réinterprétations²⁰ différentes (*Je manifeste ma satisfaction; Je vous préviens*), mais il n'était pas lié à une situation stéréotypique. De même, la situation particulière mentionnée par BLINKENBERG (1928: 5-6) imposait des termes spécifiques, contingents (*Ton père*), mais *Ton père* pouvait être réutilisé dans des situations variées (*vient + part + exagère*). Au contraire, chacune des situations particulières correspondant à (13b) et (13c) s'inscrit en réalité dans un même scénario où le locuteur veut faire prévaloir son avis sur le mode polémique, qui impose la formule stéréotypée *Vous voulez que je vous dise?*. Comme l'indique ANSCOMBRE (1985: 11) «L'énonciation d'une formule se présente comme imposée par la situation...».

L'analyse de l'exemple (14) est plus facile en raison d'une constante linguistique (voir 1.2.2): la complétive négative sous-jacente (*que ... ne... pas*) avec *Ça faisait longtemps*, associée à une intonation spécifique, dispense de faire intervenir uniquement les explications d'ordre pragmatique, par exemple l'agacement. On opposera cette utilisation de *Ça faisait longtemps* à celle, libre dans *Ça faisait longtemps que je voulais déménager* qui n'induit pas de complétive négative. L'exemple suivant est révélateur à cet égard, puisque le titre s'intitule justement *Ça faisait longtemps* et que la première phrase de l'article commence par *Que je ne m'étais pas énervé contre les journaux*²¹.

1.2.1.2. A une situation-stimulus correspond une réponse-formule

A chaque situation particulière présentant tel trait stéréotypique va correspondre une formule-réponse adaptée. L'utilisation de ces expressions exclut donc le hasard. Cette caractéristique leur a valu l'appellation d'énoncés «préfabriqués» (cf. Introduction). Étant nombreuses à s'inscrire dans une situation type donnée, les situations particulières présentant un trait commun déclenchent donc de

¹⁷ BANDLER, M., 2006. «Un jeune qui fait parler de lui – Dans le monde du football et des études», <http://usinfo.state.gov>

¹⁸ «Êtes-vous linguistiquement correct?» LANDROIT, *Le ligueur*, 10, 11 mars 1998.

¹⁹ Expression utilisée par MARTINS-BALTAR (2003: 171).

²⁰ Pour une analyse de «l'interprétation et de la réinterprétation de l'énoncé», voir MARTIN (1992: 254-256).

²¹ Voir <http://ferdinand.hautetfort.com/archive/2005/09/index.html>

manière répétée la formulation correspondante. Cette formulation préférée supplante les paraphrases correspondantes grammaticalement possibles et c'est en cela qu'on peut parler de figement situationnel. Ainsi ne viendrait-il à l'esprit d'aucun commerçant francophone de préférer *Et en plus de ça?* pour *Et avec ça?* ou *Que voulez-vous Monsieur?* pour *Qu'est-ce que (ça + ce) sera?*, pas plus qu'un locuteur souhaitant polémiquer ne dira *Que désirez-vous que je vous dise?* ou encore *Discutons-en!*, pour respectivement *Vous voulez que je vous dise?* et *Parlons-en!*²². Non seulement le locuteur natif est contraint par la langue et la situation, mais il prononce inconsciemment ces formulations devenues des rites langagiers (voir 2.1.). Le figement est situationnel et langagier, privant le locuteur du choix dont il dispose pour produire des énoncés libres.

Une trace formelle de figement situationnel est l'indépendance de l'expression par rapport à sa source linguistique possible. Les expressions ont acquis une autonomie telle que le natif percevra hors contexte la réinterprétation possible, car ces expressions sont en quelque sorte, comme les locutions, «inscrites durablement en mémoire» pour reprendre l'expression de GRUNIG (1997: 47) qui y voit l'origine des contraintes linguistiques.

1.2.2. Propriétés formelles

Cette conception ne dispense cependant pas de s'intéresser à la forme de ces énoncés et notamment à leur source car ils présentent souvent la caractéristique d'être réduits (voir exemples (13a)-(16a)).

1.2.2.1. Source

Analysons le contexte linguistique plus large dans lequel certaines expressions s'insèrent et renouons à les rapporter uniquement à la situation pour les expliquer. A titre de convention, indiquons entre parenthèses cette source :

- (17) (Ferme) ta gueule!
- (18) (Tu) la ferme(s)!
- (19) Tu connais la dernière (nouvelle + histoire + aventure)?
- (20) Il faut voir (si P + cela)
- (21) Vous voulez que je vous dise (ce que je pense + ce que je sais + mon avis)?
- (21') «Et si vous voulez que je vous dise nettement les choses comme elles sont, cet habit n'est qu'un pur prétexte inventé...» (*L'amour médecin*, III, VI, Molière)
- (22) Ça faisait longtemps (que cela n'était pas arrivé)
- (23) À plus (tard).
- (24) Il n'y a pas de souci (à se faire).
- (25) Ce n'est pas le (bon) jour (pour V).
- (26) Jusqu'à ce (qu'il y ait un + que vous receviez un) nouvel ordre.
- (27) (La communication + Le coup de fil + Le téléphone), c'est pour toi.
- (28) C'est (UNE (excuse + argument + comportement, etc.)) trop facile (à V).
- (29) Et (qu'est-ce qu'il vous faudrait + que désirez-vous) avec ça?

Nous pouvons distinguer trois types de source. Les exemples (17) à (23) restituent aux énoncés initiaux leur caractère bien formé; les exemples (24) à (26) indiquent une source qui inscrit les exemples initiaux dans une structure plus longue; enfin, les exemples (27) à (29) donnent une information plus explicite en contexte linguistique et non plus uniquement en contexte situationnel. Certains exemples ressortissent aux deux types, par exemple à *plus tard* (23) relève du premier et du troisième types. Nous verrons que cette analyse est utile en didactique et ne range plus ces énoncés au

²² *Discutons-en* ne serait d'ailleurs pas équivalent à *Parlons-en!* puisque la seconde expression tend plutôt vers l'interprétation de *N'en parlons pas!*.

rang des expressions «inapprenables» (voir 2.3) comme c'est le cas pour les interjections, réduites à un point tel que le natif n'a plus conscience de leur source (voir 1.1.4.3.)²³.

Si le figement est d'abord situationnel, il est donc aussi linguistique. C'est également le point de vue de ANSCOMBRE (1985: 12) pour lequel les formules «perdent leur caractère formulaire dès lors qu'on les soumet à des modifications morphologiques ou syntaxiques, ou même d'ordre sémantique». De fait, si les expressions libres se prêtent facilement aux manipulations, il n'en va pas de même avec les formules.

1.2.2.2. Degrés de figement de l'énoncé lié

Déjà évoquées en 1.1.3., ces contraintes doivent être précisées. Les énoncés liés font apparaître un figement graduel selon les exemples. Certaines expressions sont transparentes sémantiquement et se prêtent aux transformations. C'est le cas de *Y'a pas de souci(s)*. Dans

(30) Bref, on téléphone à Wanadoo, pas de soucis, ils vont nous faire parvenir le modem²⁴
bien que *souci* soit employé dans son sens ordinaire et confère une relative transparence à l'expression *Y'a pas de souci(s)*, une substitution de termes synonymes est peu naturelle:

(30a) *Y'a pas d'inquiétude (*E + à se faire)*

Seule la commutation avec *problème* est autorisée dans la structure réduite. L'expression est récente et encore peu lexicalisée, autorisant des modifications morphosyntaxiques:

(30b) *Y'a vraiment pas de souci(s)*.

(30c) *Y'a pas le moindre souci(s)*.

La même remarque s'applique à (25) qui accepte la substitution de *moment*, mais refuse celle de *journée*:

(25a) *Ce n'est pas la journée.

Le temps peut être modifié:

(25b) Ce n'était pas le jour.

Mais le déterminant est obligatoirement défini:

(25c) *C'est (ce + un) jour²⁵

L'exemple de *Vous voulez que je vous dise?* marque une étape supplémentaire dans le figement. Malgré la transparence de *vouloir*, il refuse la commutation:

(31a) *Vous désirez/souhaitez que je vous dise?

Les propriétés syntaxiques sont également bloquées, qu'il s'agisse de l'insertion d'une incise:

(31b) *Vous voulez, dit-il, que je vous dise?

du changement de personne

(31c) *Vous voulez qu'il vous dise/ que nous vous disions?

d'une modification du temps

(31d) *Vous voudrez que je vous dise?

de la pronominalisation

²³ D'autres langues nous fournissent des exemples de même nature. Ainsi, en japonais, *moshi moshi* («Allô») est une réduction de *mōshiagueru mōshiagueru* («Je vais vous dire»). L'anglais utilise couramment *See you* pour *See you later*, le russe *Очень приятно* («Enchanté», littéralement «C'est très agréable») pour *Очень приятно с Вами познакомиться* («C'est très agréable de faire votre connaissance»).

²⁴ <http://blog.eurnet.fr/index.php/2005/07>

²⁵ On ne confondra pas (25) avec *Ce n'est pas* Poss *jour* qui n'est pas nécessairement lié à une situation et peut se paraphraser par *Pron n'a pas de chance aujourd'hui*. La négation peut être supprimée (*Décidément, c'est mon jour !*), l'interprétation de l'expression prenant, comme c'est souvent le cas dans les énoncés libres, une interprétation contraire au contenu propositionnel (= *Il ne m'arrive que des malheurs*).

(31e) *Vous le voulez?

Toutefois, il est plus difficile de se prononcer sur l'inversion du sujet, car si le caractère polémique n'est pas nécessairement perçu, cette difficulté peut être mise sur le compte d'une utilisation moins fréquente à l'oral de cette construction:

(31f) *Voulez-vous que je vous dise?

Une comparaison des propriétés d'un énoncé libre et d'un énoncé lié de même forme est encore plus convaincante. Observons les comportements linguistiques de *C'est trop facile* (32) explicable par *C'est trop facile comme excuse*, énoncé lié, et *C'est trop facile* (33) paraphrasable par *Ce n'est pas difficile*.

(32) Comment trouvez-vous cet exercice? – C'est trop facile.

(32a) C'est (trop + un peu (trop) + E) facile.

(32b) C'est très facile.

(32c) C'est trop aisé.

(32d) Ce n'est pas trop facile.

(33) Luc est en retard et a prétexté une grève. C'est trop facile.

(33a) C'est (trop + un peu + E) facile

(33b) *C'est très facile.

(33c) *C'est trop aisé.

(33d) *Ce n'est pas trop facile.

Le second (33) n'admet aucune modification morphologique et pratiquement aucune transformation; la suppression de l'adverbe *trop* est autorisée, ainsi que sa commutation avec *un peu*, mais pas sa commutation avec *très*, ni celle de *facile* avec *aisé*.

La comparaison de *Je te raconte pas* dans ses deux interprétations donne les mêmes résultats:

(34) – Tu ne m'as pas dit ce que vous avez fait.

– Non, je te raconte pas.

(34a) On te raconte pas

(34b) Je t'ai pas raconté / Je te raconterai pas.

(35) Il y a eu une manif, je te raconte pas!

(35a) On te raconte pas.

(35b) *Je t'ai pas raconté / *Je te raconterai pas.

La seule modification acceptée dans la seconde interprétation est celle du pronom *on*, modification au demeurant minime puisqu'elle n'affecte pas la forme du verbe, ni phonétiquement ni graphiquement. Par ailleurs, le statut syntaxique de *Je te raconte pas* dans (34) et (35) diffère: A. Meunier nous a fait observer que dans (35) l'expression fonctionne comme un modifieur.

En règle générale, le minimum de modification est admis. L'application de la négation à des phrases affirmatives conduit à l'interprétation littérale, qu'il s'agisse de *Vous ne voulez pas que je vous dise?* de *Ce n'est pas trop facile* ou de *Il ne faut pas voir*. Inversement, les phrases négatives ne correspondent pas à des phrases affirmatives auxquelles on aurait appliqué la négation: *Ça ne fait rien* n'est pas l'homologue négatif de *Ça fait quelque chose*, pas plus que *Je te raconte pas* celui de *Je te raconte* ou encore *N'hésitez pas* celui de *Hésitez*. Soit les manipulations sont interdites, soit elles engendrent des séquences, possibles en théorie, mais qui reçoivent alors une interprétation faisant basculer dans une interprétation littérale.

1.2.2.3. Formes atypiques

Au-delà des contraintes, on remarque des particularités grammaticales contraires aux règles de bonne formation d'une phrase. FONAGY (1997: 151) a signalé quelques exemples de changements syntaxiques associés à certaines expressions liées à une situation. Concurrençant maintenant *T'occupe pas!*, l'expression *T'occupe!* qui n'accepte aucune modification (**Vous occupez!*; **Te mêle!*) présente une

singularité: les deux unités du morphème discontinu *ne... pas* sont omises alors que le pronom occupe la place habituellement dévolue dans une phrase négative à l'impératif et non dans une phrase affirmative. La même analyse peut s'appliquer à *T'inquiète!* (**Vous occupez! *Te soucie!*). Un autre exemple singulier est *Va te faire fiche!* où – fait unique – *fiche* est une variante de l'infinitif *ficher*. *A voté* illustre également un cas atypique: en fonctionnant comme suite à l'énoncé de l'identité du votant (*Dupont Alexandre... a voté*), la phrase est tout à fait grammaticale proférée par la même personne avec l'interruption nécessaire au constat du glissement de l'enveloppe dans l'urne. Cependant, comportant un pronom de reprise, l'expression serait incongrue, voire agrammaticale dans un bureau de vote (*?*Dupont Alexandre, il a voté*)²⁶.

Expressions	Propriétés							
	Lexicales	Morphosyntaxiques						
	Substitution	Dét	Modif.	Pronom	Nég	Temps	Pers.	Quest. ou assertion
<i>Y'a pas de souci(s)</i>	+	-	+	-		-		+
<i>Ce n'est pas le jour</i>	+	-	+			+		+
<i>Vous voulez que je vous dise?</i>	-		+	-	-	-	+	-
<i>T'occupe</i>	-		-	-	+		-	

Tableau 2

Expressions	Propriétés							
	Lexicales	Morphosyntaxiques						
	Substitution	Modif		Pron	Nég ou non nég	Temps	Pers.	Quest. ou assertion
V		≠V						
<i>Je te raconte pas 1</i>	+	+		+	+	+	+	+
<i>Je te raconte pas 2</i>	+	-		?	-	-	+	-
<i>Parlons-en 1</i>	+	+			+		+	+
<i>Parlons-en 2</i>	-	+			-		-	-
<i>C'est trop facile 1</i>	+		+	+	+	+		+
<i>C'est trop facile 2</i>	-		±	-	-	±		-
<i>C'est pour aujourd'hui ou c'est pour demain ? 1</i>	+		+		+	+		
<i>C'est pour aujourd'hui ou c'est pour demain ? 2</i>	-		-		-	-		
<i>Ça ne fait rien 1</i>	+	+	+		+	+	+	+
<i>Ça ne fait rien 2</i>	-	-	-		-	-	-	-
<i>Ça faisait longtemps 1</i>	+		+		+	+		+
<i>Ça faisait longtemps 2</i>	-		+		-	±		-
<i>Je vous en prie 1</i>	+	+			+	+	+	-
<i>Je vous en prie 2</i>	-	-			-	-	±	-
<i>Faut voir 1</i>	+	+		±	±	+		+
<i>Faut voir 2</i>	-	±			-	+		-

Tableau 3

²⁶ Des cas similaires existent dans d'autres langues. Ainsi, l'estonien peut faire correspondre au français *Faut voir* à l'expression *Eks näis* («On verra bien») où le verbe *nägema* («voir») a une forme qui n'est attestée dans aucun autre contexte et rend difficile son identification: il s'agit probablement de la 3^e personne du singulier.

Fortement liées à une situation stéréotypique, répétées dans des «routines» (GRUNIG 1981: 113-114), ces expressions sont apprises inconsciemment *in situ* par le natif et deviennent automatiques. Qu'en est-il chez le non-natif?

2. Mode d'apprentissage des expressions liées en langue 2

2.1. Une différence de prestige en langue 1 et en langue 2

On sait qu'en langue 1, les expressions banales sont combattues par l'enseignement institutionnel. PAULHAN (1941, III: 28) évoque la démarche de l'écrivain sur ce point:

Qu'il s'applique donc à fuir — s'il ne les a d'instinct évitées — les expressions toutes faites, les fausses grâces, les fleurs. Là-dessus, Gourmont va s'attacher principalement à proscrire les clichés moraux : *un-homme-que-n'arrête-aucun-scrupule, la-noble-carrière-des-armes, le-mal-cette-gangrène...*; Albalat, les clichés pittoresques: *émotion-contenue, perversité-précoce, activité-dévorante*; Marcel Schwob, les clichés intellectuels: *ambiance-capiteuse, style-impeccable, élégantes-pensées*.

En effet, l'utilisation des expressions ordinaires ne va pas dans le sens de la créativité, mobilisant peu de «capacités cognitives» comme on dirait aujourd'hui ou, plus simplement, sous la plume de PAULHAN (1941: 29):

Ainsi dit-on couramment — et comme en cliché — de qui *parle en clichés*: «I n'est pas allé chercher bien loin, il ne s'est pas fatigué.» Et encore: Voyez des gens causer dans la rue... Rien ne passe sur leurs visages des mots qu'ils disent. C'est qu'ils ne pensent pas, qu'ils ne pensent jamais, qu'ils se servent de phrases toutes faites.»

Car BOURDIEU (1982: 56) le souligne, la langue littéraire acquiert son statut grâce à «un écart par rapport aux usages les plus fréquents, c'est-à-dire "communs" [...]». Mais, si bannies soient-elles par les écrivains, ces expressions associant de manière préférentielle des unités s'avèrent un outil de communication pratique, comme peuvent l'attester ces propos d'Albalat (dans *l'Art d'écrire*)²⁷: «Il y a un style banal à l'usage de tout le monde, un style cliché dont les expressions neutres et usées... *servent à chacun*²⁸ », même s'il ajoute: «C'est avec ce style-là qu'il ne faut pas écrire». Si ces remarques concernent les clichés, elles peuvent s'appliquer aux expressions liées, qui sont également banales. Ces expressions «neutres et usées» ont beau être dénoncées, elles se voient donc concéder un avantage communicatif et il y a donc une certaine ironie à lire ces précédents propos d'Albalat qui, en critiquant l'usage des clichés, nous livre sans le savoir un outil pour l'enseignement d'une langue étrangère. Car l'enseignement / apprentissage d'une langue étrangère passe précisément par la maîtrise de ces «phrases toutes faites», ces automatismes dépourvus de prestige en langue 1. Et un défaut dans leur maniement révèle un locuteur non confirmé: ainsi, une compagnie d'assurance qui indiquait à un sociétaire «Merci de nous préciser la date de l'accident», a reçu en réponse «y'a pas de quoi»²⁹.

Le natif au contraire, qui obéit à des normes implicites, intériorisées, régissant la langue orale, aura du mal à paraphraser ces formulations ou à leur associer explicitement une situation appropriée, puisqu'elles revêtent un caractère automatique chez lui. Mais comment apprendre ces expressions?

2.2. Apprentissage global

Le point de vue en faveur d'un apprentissage global a longtemps prévalu et prévaut encore.

2.2.1. Arguments psycholinguistiques

2.2.1.1. Perception/compréhension globale

Le mode de compréhension globale en situation, par le natif, de ces phrases «préfabriquées», puis leur production automatique, ont pu suggérer un mode d'apprentissage identique par le non-natif.

Sans doute est-il plus facile pour le non-natif (comme pour le natif) qui les interprète de ne pas chercher à analyser ces expressions ressemblant à des phrases réduites et où les règles catégorielles ne

²⁷ Cités par PAULHAN (1941: 28, note 1).

²⁸ C'est nous qui soulignons.

²⁹ *Les Perles de l'assurance*, <http://phortail.org/blagues/perles-1167.html#icin>, consulté le 13 mars 2006.

son pas toujours respectées. Ce point de vue peut se justifier avec *La ferme!* où l'ordre des constituants en phrase impérative est malmené, le pronom étant antéposé. Si *Ferme-la!* est analysable par *Ferme-la, ta gueule!*, tout comme *Fermez-la!* l'est par *Fermez-la votre gueule!*, la construction *La ferme!* qui non seulement contrevient aux règles syntaxiques, mais n'accepte aucune modification (**La fermez!*; **La boucle!*), rend difficile une analyse et, de ce fait, constitue un argument en faveur d'un apprentissage global.

Un autre argument est que la source de l'expression réduite n'est plus claire. Le japonais utilise *konnichiwa* pour saluer ("bonjour"), qui correspondait littéralement à "bonjour est" et *sayōnara* ("au revoir") qui correspond à "dans ce cas-là" ou "alors-là" ou "alors", et il est difficile de reconstituer la phrase entière.

Dans ce cas, pourquoi ne pas opter, comme dans les expressions figées (L. Danlos 1981: 66), pour une représentation «continue» à l'écrit ? C'est d'ailleurs ce que la langue suggère: ainsi, dans la famille des interjections composées, certains phonèmes tendent parfois à s'amuir: *mais enfin* [mɛzãfɛ̃] devient *m'enfin* [mãfɛ̃]³⁰. Cette solution est satisfaisante pour des séquences comme *Ta gueule!*, *Parlons-en!* ou *La ferme!* et pourrait se justifier par le fait que les différentes unités composant l'expression n'autorisent pratiquement aucune variation. Et il n'est pas rare de voir le natif lui-même orthographier une suite continue là où on écrirait deux mots.

2.2.1.2. Mémorisation / production globale

La syntaxe simplifiée des expressions liées ainsi que leur interprétation non entièrement compositionnelle favorisent une approche globale. En effet, comme le remarque justement O. Jespersen (1971: 14), pour des raisons structurelles, l'apprentissage et la production des expressions figées sont essentiellement subordonnés à leur mémorisation alors que les expressions libres mobilisent d'autres compétences:

Alors que la mémoire, simple répétition de ce que l'on a jadis appris, suffit à la manipulation des expressions figées, les expressions libres exigent un autre type d'activité mentale ; il faut chaque fois que le locuteur les recrée en choisissant les mots qui correspondent à une situation donnée.

Appliquons cette remarque aux énoncés liés. Si le locuteur non-natif a besoin d'adapter une expression liée à une situation déjà entendue, un simple effort d'adéquation suffit s'il l'a correctement mémorisée car les ajustements morphosyntaxiques sont minimes (*Je/On te raconte pas*): il lui suffira presque de restituer globalement l'expression adaptée, d'où l'impression de PAUHLAN (1941: 29) qu'en les produisant les locuteurs «ne pensent pas», alors que la production d'énoncés libres oblige à respecter à la fois les règles morphosyntaxiques et les contraintes de sélection. Dans le premier cas, la mémorisation est passive (simple rétention), dans le second elle est active. Autrement dit, la production sera automatique.

L'expression associée au départ à une situation type serait engrangée plus ou moins inconsciemment et, par le jeu de la mémoire associative, redéclenchée automatiquement – comme pour une interjection –, la langue nous obligeant à une formulation donnée: ainsi *Pas de panique* supplante *Pas d'angoisse*, tout comme *C'est pas dégueu* évince *C'est pas dégoût(tant)*³¹. C'est ce mode d'accès en langue première qui est censé être copié et activé en langue seconde dans une approche globale.

Un argument est donc le caractère automatique de la production, argument étayé par une moindre discontinuité dans la production verbale des expressions liées que dans celle des expressions libres³². Citons BLINKENBERG (1928: 9): «La très grande majorité des phrases que nous disons le long de la

³⁰ Exemple cité par ARRIVE, GADET, GALMICHE (*Grammaire d'aujourd'hui*, 1986: 132).

³¹ Les expressions correspondant à des situations présentant un trait stéréotypique commun sont moins nombreuses que les expressions libres synonymes théoriquement possibles (cf. 1.2.1.2.).

³² Voir GOLDMAN-EISLER 1954, cité par MOREAU (1986: 140).

journee ont à ce point le caractère d'habitudes solidement établies qu'elles sont *déclenchées automatiquement*»³³.

D'où l'idée que ces expressions, déclenchées par une situation, sont perçues et produites sans analyse interne, contrairement aux expressions libres. Apprises et produites de cette manière, elles ne passeraient donc pas le filtre de l'analyse. Il n'y aurait donc pas lieu de les analyser pour les apprendre en langue seconde.

2.2.2 Arguments pragmatiques

Un argument fort en faveur d'un apprentissage en bloc est que, contrairement aux autres expressions, les énoncés liés n'ont pas vraiment une visée informative ou descriptive, mais plus souvent éthique ou affective et ressortissent des actes de langage. En conséquence, le détail du sens n'est pas essentiel et d'ailleurs on peut s'accommoder d'une paraphrase globale plus que dans le cas d'un énoncé informatif. Par exemple, *Ça faisait longtemps*, dans son emploi 1 peut être suivi d'une question portant sur la quantité:

- (36) Il cherchait un travail et en a trouvé un. Ça faisait longtemps (qu'il en cherchait).
Depuis combien de temps?

mais celle-ci sera incongrue avec l'emploi lié:

- (37) Il y a encore des grèves. Ça faisait longtemps (qu'il n'y en avait pas eu)!
?? Depuis bien combien de temps?

A trop vouloir analyser ces expressions, on risque de passer à côté du sens global. Et de fait, le plus souvent, une erreur de décodage engendrée par une traduction non globale est à l'origine d'une interprétation/traduction erronée. Le cas est bien connu avec les formulations correspondant à des actes de langage indirects. Mentionnons des malentendus créés par une traduction littérale à laquelle recourent les élèves de français langue étrangère. Ainsi, au Burkina Faso, une formulation en français comme *Peux-tu descendre mon vélo de ma voiture?* a des chances de susciter comme réponse *Oui, bien sûr*, sans pour autant être suivie d'effet³⁴. Pour être comprises des non-natifs, les injonctions doivent en effet être formulées à l'aide de *Il faut* et non par *Peux-tu?*, qui est compris littéralement.

Une difficulté majeure pour le non-natif sera précisément de comprendre globalement l'expression en cernant le trait stéréotypique partagé par les situations auxquelles il est attaché, autrement dit ses conditions d'emploi. Cette tâche est d'autant plus difficile que le non-natif ne dispose pas dans sa langue d'une seule d'expression caractérisant ce trait considéré par le français comme stéréotypique et qui en déclenche une seule. Ainsi, l'estonien est dépourvu d'une expression liée à une situation déclenchant *C'est trop facile!* Dans le contexte suivant:

- (34) Max est encore en retard. Il a prétexté une grève. *C'est trop facile!*
cette langue recourt ponctuellement à une traduction spécifique:

(34a) Loll, kes põhjust ei leia ("Celui qui ne trouve pas de raison est un con")
Mais le champ d'application de *C'est trop facile!* est plus vaste que la simple excuse (voir (28)). C'est également le cas de l'anglais qui, face à *Parlons-en!* dispose de *What a joke!* ("Tu plaisantes!") ou *Not likely!* ("Tu crois ça!"). Le russe est encore plus exemplaire à cet égard dans ce cas: autant de contextes, autant de traductions, voire plusieurs traductions possibles en regard de *Parlons-en!*. Reprenons l'exemple (9):

- (9) À droite, on se lève pour applaudir, non sans de notables hésitations. «La confiance? *Parlons-en...*»: telle est, en substance, la teneur de l'intervention de Gilles de Robien. (*Le Monde*)

³³ C'est nous qui soulignons.

³⁴ BALLU, S., 2004. *Rapport de stage*, Université de Paris-Sorbonne (Paris IV).

- (9a) Справа публика встаёт с аплодисментами не без видимых колебаний. «Доверие? Тут и говорить не о чём + Да верно? ("Vraiment?") + Вот это да... ("Oui, c'est ça...") + Как это так? ("Comment ça?")»: такова, по существу, содержание выступления Жилья де Робьена.

Considérons d'autres contextes :

- (38) [Son budget] ne permet plus en réalité de mener une politique culturelle ambitieuse et originale. Ce budget, *parlons-en*. (*Le Monde*)
- (38a) В действительности его бюджет больше не позволяет вести честолюбивую и необычную культурную политику. *В том-то вопрос* ("Voilà la question") + *Какой же это бюджет!* ("Quel budget!") + *Как же так!* ("Comment donc!")
- (39) Quant à leurs mesures économiques, *parlons-en!* Ce sont des exonérations fiscales en tout genre [...]. (*Le Monde*)
- (39a) Что касается их экономических мер, *вот вам!* ("En voilà!") + *Ничего себе.* ("Vraiment?") + *Пожалуйста!* ("Je vous demande un peu!"). Это налоговые льготы на любой вкус.
- (40) L'on rencontre des spécimens d'Homo corsicus sur toute la planète [...]. *Parlons-en* du genre humain! (*Le Monde*)
- (40a) Образцы человека Homo corsicus встречаются на всей планете [...]. Вот он, род человеческий! ("Tiens, le voilà le genre humain")
- (41) Le vétérinaire n'a pu que constater les dégâts. Le vétérinaire? *Parlons-en*. Une proie facile [...]. (*Libération*)
- (41a) Ветеринар смог только констатировать повреждения. Ветеринар? *Скажем!* ("Soit!"). Легкава добыча.

La maîtrise de l'expression *Parlons-en!* par un Russe met donc en jeu une faculté de généralisation³⁵. Elle correspondrait à un «emploi évaluatif négatif» (MARTINS-BALTAR 2003: 171).

Si l'expression est unique en français pour caractériser des situations déclenchant dans une autre langue un seul énoncé ou plusieurs, elle risque d'apparaître codée, ne souffrant pas de traduction littérale. Placé dans la situation de l'enfant, pour lequel un énoncé est globalement lié à une situation, le non-natif ne serait donc pas encore apte à analyser ce qu'il entend et ce qu'il produit. Mais faut-il pour autant renoncer à la description?

2.3. En faveur de l'analyse linguistique

Nous nous proposons de montrer que l'analyse du mode de fonctionnement de ces expressions est souvent possible avec les outils déjà indiqués et qu'elle peut contribuer à leur mode d'accès.

2.3.1. Analyse phonologique

La notation continue d'une interjection ou d'un énoncé lié est justifiée par le fait qu'ils constituent des unités autonomes (2.2.1.1.). Mais l'écriture continue d'une suite suppose aussi le respect des règles phonologiques aux jointures et le fait que ce choix n'entraîne pas de séquences de phonèmes non attestées en français à l'intérieur d'un mot. Or le fait de ne pas décomposer engendre parfois une séquence de voyelles jamais attestée dans aucun mot du français. Ainsi, la représentation continue [saalɔ] *Ça alors!* donne une suite de voyelles [aa] rarement attestée en français à l'intérieur d'un mot, dont *ahaner* constituerait le seul exemple. Et par ailleurs, un apprentissage fondé sur cette notation ferait oublier la variation possible *Ça par exemple!*, le *Ça* pouvant d'ailleurs constituer à lui seul un énoncé (*Ça!*). Dans ce cas, l'apprentissage global ne se justifie pas et l'écriture de *Ça alors!* parallèlement à son audition peut être utile.

³⁵ Inversement, le francophone risquera de généraliser aux autres exemples le maniement de *Как же так* (ou de *Как это так*). L'équivalence entre *Parlons-en* et *Как же так*, valable dans un contexte donné, sera étendue par erreur à l'ensemble des contextes possibles.

2.3.2. L'explicitation grammaticale

L'explicitation d'une expression à l'intérieur de la langue est pratiquement toujours possible par une expression plus longue dans laquelle elle s'inscrit. En dehors du fait qu'elle confère plus de transparence, cette méthode rend compte des non-régularités syntaxiques et inscrit une «anomalie» dans un ensemble plus régulier, facilitant ainsi l'acquisition. Reprenons certains exemples donnés en 1.2.2.1.:

- (17) (Ferme) ta gueule!
- (18) (Tu) la ferme(s)!
- (19) Tu connais la dernière (nouvelle + histoire + aventure)?
- (20) Il faut voir (si P + cela)
- (21) Vous voulez que je vous dise (ce que je pense + ce que je sais + mon avis)?
- (21') «Et si vous voulez que je vous dise nettement les choses comme elles sont, cet habit n'est qu'un pur prétexte inventé... » (*L'amour médecin*, III, VI, Molière)
- (22) Ça faisait longtemps (que cela n'était pas arrivé)
- (23) À plus (tard)
- (24) Il n'y a pas de souci (à se faire)
- (25) Ce n'est pas le (bon) jour (pour V)
- (26) Jusqu'à ce (qu'il y ait un + que vous receviez un) nouvel ordre
- (27) (La communication + Le coup de fil + Le téléphone), c'est pour toi
- (28) C'est (UNE (excuse, argument, comportement, etc.)) trop facile (à V)
- (29) Et (qu'est-ce qu'il vous faudrait + que désirez-vous) avec ça?

et complétons-les par d'autres exemples:

- (42) Tu as une minute (à me consacrer) ?
- (43) Tu es tombé du lit (pour être déjà là) ?
- (44) C'est (fini + prévu) pour aujourd'hui ou pour demain ?

Examinons quelques exemples. Dans (20), *Faut voir* n'est qu'une utilisation elliptique de la construction *voir* (si P + cela), où *voir* est apparenté à *se faire une opinion* (*Dictionnaire le Grand Robert*) ou encore à *examiner* (*Dictionnaire Quillet*). Dans l'exemple (21), le verbe *dire* a ici un complément nominal où *dire son avis* est synonyme de *donner son avis*: le sujet donne à la fois une information tout en exprimant un sentiment (GIRY-SCHNEIDER 1994: 121 et 123)³⁶. Le complément est issu de la réduction d'une interrogative indirecte (*dire quel est son avis*), dite «question cachée» (GIRY-SCHNEIDER *ibid*: 105). L'omission du complément donne une impression d'ellipse. Le rattachement à une source plus longue a le double mérite d'explicitier et de ne pas isoler l'expression d'autres énoncés de la langue. Il évite aussi de recourir à une traduction intralinguale qui ne serait pas forcément comprise (2.3.3.) et, en présentant l'expression dans sa structure complète, associe l'apprentissage du lexique à celui de la syntaxe.

Cependant, nous nous heurtons à un certain nombre de difficultés. En premier lieu, la recherche d'une source, surtout s'il s'agit d'une source sémantique, place devant plusieurs candidats. Si la source de l'exemple (26) est claire, il en va différemment dans les exemples (27-28). En second lieu, la source n'a parfois aucune évidence. Quelle serait, par exemple, la structure complète où s'insère *Qu'est-ce que je te parie?* : *Qu'est-ce que je te parie (que N₀ a V)* ou *Qu'est-ce que je te parie (que N₀ va V)*? Et

³⁶ On remarquera d'ailleurs que *dire* peut être traduit en estonien dans *Vous voulez que je vous dise?* par *penser*:

Teate, mis ma sellest arvan? ("Vous savez ce que j'en pense?")

Teate, mis mina arvan? ("Vous savez ce que moi je pense?")

Le néerlandais reste dans un registre identique :

Wilt u mijn mening hebben? ("Vous voulez avoir mon avis?")

Tout comme l'anglais :

Do you want it straight?

Shall I tell you what I think?

celle de *Ça le fait?* A quoi réfère le pronom *le*? A *Comme il faut* dans *Ça fait comme il faut*? Ou encore dans quelle structure plus longue insérer *Bonjour* dans *Bonjour les dégâts!*³⁷?

Quelles que soient les difficultés, contrairement à une approche globale des expressions liées qui associerait une formule à une situation type, la restitution d'une source et, partant, l'analyse des différentes unités qui composent ces expressions, contribuent à mettre en place une grammaire intériorisée chez le non-natif. C'est notamment le point de vue de CHINI (2001: 37) sur les blocs lexicalisés, objet non linguistique, mais didactique, défini comme «fragments de discours comportant une difficulté grammaticale qui dépasse le niveau de maîtrise des élèves et qui leur sont donc présentés comme des unités figées, sans aucune analyse de leur structure interne», et illustré par des exemples comme *a long time ago*, *I'd like*, etc. On sait que l'élève progresse par la méthode des essais et erreurs qu'il applique à la compréhension et à la production d'exemples. Or pour CHINI (2001: 49), «L'imposition de blocs préconstruits va à l'encontre de cette dynamique: elle bloque sa mise en œuvre et a pour conséquence inévitable la superficialité de l'acquisition».

Si l'analyse s'avère utile pour une expression liée donnée, elle l'est *a fortiori* quand celle-ci coexiste avec une expression de même forme, mais dont l'interprétation diffère (voir **Tableaux 2** et **3** en 1.2.2.3.): ainsi, aux deux interprétations de *Je te raconte pas* l'analyse fera correspondre des propriétés différentes. Apprendre une expression globalement

«risque d'avoir pour effet, du point de vue de l'apprenant, de leur conférer les caractéristiques des locutions véritables, à savoir constitution en unité insécable, figement syntaxique et non-compositionnalité du sens.

Ces «blocs» sont alors traités et mémorisés comme des unités lexicales, ce qui bloque toute analyse interne, et oblitère les caractéristiques spécifiques, syntaxiques, en particulier, des différentes composantes de la séquence. Cela signifie que leur inscription dans le lexique mental de l'élève, qu'il s'agisse du niveau conceptuel, ou du niveau syntaxique ou lemmatique, ne tient compte que des caractéristiques du bloc dans son entier.» CHINI (2001: 45-46).

2.3.3. La traduction intralinguale

Une autre solution s'offre, prisée dans l'enseignement actuel qui la préfère à la traduction interlinguale, qui est une traduction à l'intérieur de la langue, dite «intralinguale» BESSE 1970: 62). Pour les expressions rebelles à une explicitation par une construction plus longue, la traduction intralinguale offre une issue. Ainsi, dans *Bonjour les (dégâts + situations tordues)!*, la commutation possible de *Bonjour les* avec *Il va y avoir des* offre une solution de ce type. Naturellement, c'est une solution *ad hoc*, et elle n'indique pas les restrictions sélectionnelles portant sur les noms compléments, en particulier leur polarité négative. Mais elle établit une équivalence qui met en jeu une forme familière du locuteur et introduit le minimum d'information sémantique.

Autre analyse suggérée et guidée par l'enseignant, la traduction interlinguale. Bien que décriée actuellement, elle présente des vertus.

2.3.4. Analyse différentielle et traduction interlinguale

La traduction peut révéler deux interprétations/constructions correspondant à une même forme linguistique. Si les deux constructions *Faut voir comme* et *Faut voir (si P + cela)*, n'apparaissent pas clairement corrélées aux deux interprétations de *Faut voir* dans:

(45) Faut voir comme il s'applique quand il écrit.

(46) – Il réussira dans ce métier.

– Faut voir.

la traduction peut apporter un éclairage en anglais, en russe, en estonien et en roumain :

(45a) You should see ...

(46a) We'll see³⁸ ...

³⁷ LEEMAN 2006 souligne les difficultés que pose l'analyse de *Bonjour* dans cette expression, notamment son statut syntaxique qui oscille entre interjection et préposition.

³⁸ Ou *Wait and see*.

- (45b) Надо посмотреть (“Il faut voir”)
 (46b) Посмотрим, если получится (“Voyons si ce sera le cas”)
 (45c) Peab vaatama (“Il faut voir”)
 (46c) Vaatame (“Regardons”)
 (45d) Trebe să vedem (“Il faut que nous voyions”)
 (46d) Rămâne de văzut (“Reste à voir”)

La comparaison de langues présente deux avantages. Le premier est que la traduction proprement dite explicite les deux sens; le second est qu'elle met en évidence la différence de sens (voir 1.1.3.), notamment l'atténuation de sens. Comment? Elle engendre souvent dans une autre langue deux énoncés ayant un contenu en commun, mais divergeant sur un point, mettant précisément en évidence cette différence quantitative (voir 1.1.3.). Par exemple, en portugais, *C'est trop facile* (voir exemples (32) et (33) ci-dessus) peut donner lieu à une traduction littérale:

(32a) É *muito* fácil

ou à une traduction liée :

(33a) É *demasiado* fácil

Seul le choix de l'adverbe modifie l'interprétation (*muito* vs *demasiado*). De même en croate, la différence entre expression liée et expression non liée est instituée par *suviše* qui porte sur *lako* et par *pre* (préfixe indiquant l'intensité) soudé à l'adjectif *lako*:

- (32b) To je *prelako*
 (33b) To je *suviše lako*

En russe, ce sera l'inverse: la différence entre libre (32c) et lié (33c) est instaurée par la suppression de *легко* (“facile”):

- (32c) Это *слишком легко* (“C'est trop facile”)
 (33c) Это *уж слишком!* (“C'est trop”)

En turc, il suffit d'ajouter *bir bahane* (“comme excuse”):

- (32d) Bu çok basit (“C'est trop facile”)
 (33d) Bu çok basit *bir bahane!* (“C'est trop facile comme excuse”)

Si donc, chaque langue a son mode d'expression propre, l'existence d'une parenté entre expression littérale et expression liée est indubitable et confortée par la traduction.

Conclusion

Les expressions étudiées posent un double problème.

À première vue, les expressions liées à une situation constituent un ensemble linguistiquement hétérogène: il est difficile de les situer, que ce soit par rapport aux expressions libres ou aux expressions figées, à mi-chemin desquelles elles se trouvent; pas totalement compositionnelles, d'un pouvoir référentiel discutable, pas totalement contraintes lexicalement car elles acceptent des substitutions, elles correspondent donc à des unités semi-figées pour les trois raisons énoncées. Mais le semi-figement ne saurait les caractériser entièrement.

Cette difficulté se double d'une difficulté d'acquisition/apprentissage. Si elles peuvent parfois s'interpréter aisément par le non-natif, aidé en cela par l'intonation et la situation, c'est loin d'être toujours le cas, car elles sont rarement interprétables littéralement et révèlent souvent des constructions atypiques (*T'occupe!*; *De quoi je me mêle!*; *C'est pas dégueu!*; *Vous voulez que je vous dise*). En production, la difficulté est supérieure, le non-natif ne les aurait pas nécessairement produites en raison de leurs particularités morphosyntaxiques, mais aussi parce qu'elles supplantent sans motif les

paraphrases correspondantes grammaticalement possibles ou non (**Te mêle!* vs *T'occupe!*; *De quoi je m'occupe?* vs *De quoi je me mêle?*; **C'est pas dégoût(tant)!* vs *C'est pas dégueu!*; **Vous désirez que je vous dise!* vs *Vous voulez que je vous dise?*). Le figement est donc aussi situationnel.

Dans un premier temps, seul un critère pragmatique semble donc les regrouper au motif que telle expression est déclenchée automatiquement par des situations présentant un trait stéréotypique ou que ladite expression les évoque de manière incontournable.

Mais l'hypothèse selon laquelle ces expressions ont une forme particulière associée à des caractéristiques sémantiques propres (révélées par FONAGY 1997) permet de régulariser le phénomène sur le plan linguistique. En vertu de cette hypothèse, ces expressions ont une forme syntaxique le plus souvent réduite, préfigurant les interjections, que l'on pourrait considérer comme leur forme aboutie.

Elle présente également un autre avantage. Leur insertion dans une structure explicative plus longue facilite leur acquisition. L'adéquation de ces expressions à une situation ne dispense donc pas d'enseigner/apprendre à les analyser. Si cette activité est plus difficile quand il s'agit d'interjections qui, en dehors des onomatopées, sont entièrement arbitraires (*Ça!*; *Scrongneugneu!*), les expressions liées à une situation peuvent être mieux mémorisées si elles sont analysées.

Cela ne préjuge pas de leur devenir. Car peut-être un jour deviendront-elles un mot, «un mot favori, qui est devenu un mot vide, un simple déclencheur (en français: "Eh bien!" en anglais: "Well" en danois: "Altsaa!", ou d'autres mots suivant des habitudes individuelles)³⁹, ou une clôture (*Mais bon.*), autrement dit une interjection. *T'occupe pas*, forme réduite de *T'occupe pas de ça* admet dans les deux structures suivantes un modifieur:

T'occupe pas de ça du tout

T'occupe pas du tout

mais perd cette latitude dans la forme privée de *pas*, en voie de lexicalisation *T'occupe !*

**T'occupe du tout*

La même analyse pourrait s'appliquer à *T'inquiète* (*T'inquiète pas comme ça* vs **T'inquiète comme ça*). À cette étape moins analysable, leur reconnaissance et leur production créeront une connivence entre locuteurs.

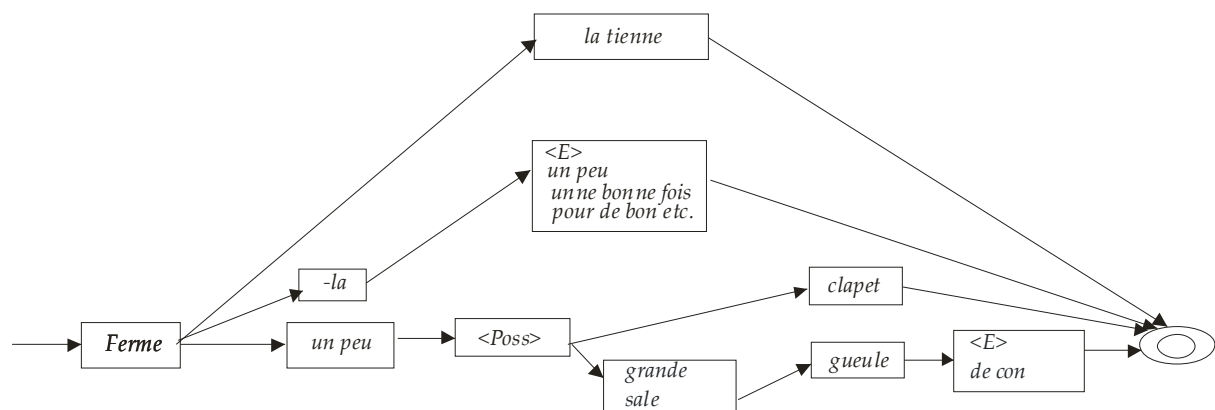


Figure 1

³⁹ BLINKENBERG 1928: 9.

Bibliographie

- ANSCOMBRE, J.-C. 1985. "De l'énonciation au lexique: mention, citativité, délocutivité", *Langage* 80: 9-34.
- ANSCOMBRE, J.-C. 2007 (à paraître). "Les formes sentencieuses: peut-on traduire la sagesse populaire?", *Meta*.
- AUSTIN, J. L. 1962. *How to Do Things with Words*, Oxford, Clarendon Press, trad. française: *Quand dire c'est faire*, Paris: Seuil, 1970.
- BAJRIC, S. 2006. "Immuabilité de la syntaxe ou genèse des phrases-tiroirs", in *Etudes de linguistique contrastive*, O. Soutet (dir.), Paris: PUPS, 83-97.
- BALLY, C. 1965. *Linguistique générale et linguistique française*, Berne: Francke, 4^e édition revue et corrigée.
- BESSE, H. 1970. "Problèmes de sens dans l'enseignement d'une langue étrangère", *Langue française* 8: 62-77.
- BLINKENBERG, A. 1928. *L'ordre des mots en français moderne. Première partie*, København: Bianco Lunos Bogtrykkeri.
- BOURDIEU, P. 1982. *Ce que parler veut dire*, Paris: Fayard.
- CHINI, D. 2001. "Détournement didactique de la locutionnalité: Les blocs lexicalisés", *La locution et la périphrase du lexique à la grammaire*, Paris: L'Harmattan, Actes des journées d'étude sur la locution organisées à l'Université de Pau les 16 et 17 octobre 1998 par le GALP, 37-53.
- DANON-BOILEAU, L. 2000. "La dysphasie: un agrégat disparate de «savoir-dire» multiples", in *Le français et ses usages à l'écrit et à l'oral: dans le sillage de Suzanne Lafage*, Paris: Presses de la Sorbonne Nouvelle, 179-291.
- DANLOS, L. 1981. "La morphosyntaxe des expressions figées", *Langages*, 63: 53-74.
- FONAGY, I. 1997. "Figement et changements sémantiques", in *La locution entre langue et usages*, textes réunis par M. Martins-Baltar, Paris: ENS Éditions, 131-164.
- FÓNAGY, I., BÉRARD, E., FÓNAGY, J. 1983. "Les clichés mélodiques du français parisien", in *Folia linguistica* 17, The Hague: Moutons Publishers, 153-185.
- GARRIDO, J. 2002. "La pertinence à l'inverse: connexion et discours", in *La syntaxe raisonnée*, Hadermann, A. Van Slijcke, M. Berré (eds), 195-202.
- GIRY-SCHNEIDER, J. 1994. "Les compléments nominaux des verbes de parole", *Langages* 115: 103-125.
- GROSS, M. 1984. "Une classification des phrases «figées» du français", *Linguisticae Investigationes, Supplementa*, 141-180.
- GROSS, M. 1988. "Les limites de la phrase figée" *Langages* 90: 7-22.
- GROSSMANN, F. et TUTIN, A. (eds) 2003. *Les collocations: analyse et traitement*, 2003, Amsterdam: De Werelt (travaux et recherches en linguistique appliquée).
- GRUNIG, B.-N. 1981. "Plusieurs pragmatiques", *DRLAV*, 25; 101-118.
- GRUNIG, B.-N. 1997. "La locution comme défi aux théories linguistiques: une solution d'ordre mémoriel", in *La locution entre langue et usages*, textes réunis par M. Martins-Baltar: ENS Éditions, 225-240.
- HAUSSMANN, F. J. 1997. "Tout est idiomatique dans les langues", in *La locution entre langue et usages*, ENS éditions, 277-290.

- JESPERSEN, O. [1924] 1971. *La philosophie de la grammaire*, trad. Anne-Marie Léonard, Paris: éd. de Minuit.
- JESPERSEN, O. 1976. *Nature, évolution et origines du langage*, Paris: Payot.
- KERLEROUX, F. 1996. *La coupure invisible : études de syntaxe et de morphologie*, Paris: Presses Universitaires du Septentrion.
- LAMIROY, B., KLEIN J.-R. 2004. "La structure de la phrase en français de Belgique", in Laporte, Leclère, Piot & Silberztein (eds.) *Syntaxe, lexique et lexique-grammaire*. Volume dédié à M. Gross. Amsterdam: Benjamins, 343-373 .
- LAMIROY, B. 2006 (sous presse). "Le problème central du figement est le semi-figement", *Linx* 52.
- LEEMAN, D. 2006 (sous presse). "La préposition française: caractérisation syntaxique de la catégorie", *Modèles linguistiques* 53.
- MARQUE-PUCHEU, C. 1995. *Structures prépositionnelles semi-figées* Prép C₁ de N₂: *verbes supports associés et structure interne*, Thèse de doctorat, Université Saint-Denis (Paris-VIII).
- MARTIN, R. [1983] 1992. *Pour une logique du sens*, Paris: Presses universitaires de France.
- MARTINS-BALTAR, M. 2003. "Implicites et culture des énoncés", in *Mots et lexiculture*, LINO M. T. et PRUVOST J., Paris: Champion, 155-221.
- MEL'CUK, I. 1993. "La phraséologie et son rôle dans l'enseignement/apprentissage", *Etudes de linguistique appliquée*, 92: 82-113.
- MOREAU, M.-L. 1986. "Les séquences préformées", *Le français moderne* 314:137-160.
- PAULHAN, J. 1941. *Œuvres complètes*, III, *Langage* II, *Les Fleurs de Tarbes*, Paris: Gallimard.
- PELLEN, R. 2001. "Une typologie de la phraséologie est-elle possible? Quelques propositions", in *La locution et la périphrase: du lexique à la grammaire*, Paris: L'Harmattan, Actes des journées d'étude sur la locution organisées à l'Université de Pau les 16 et 17 octobre 1998 par le GALP, 143-169.
- PORQUIER, R., VIVES, R. 1993. "Le statut des outils métalinguistiques dans l'apprentissage et l'enseignement au niveau avancé", *Etudes de linguistique appliquée* 92: 65-77.
- TOLLIS, F. 2001. "La locution et la locutionnalité: Bilan orienté", in *La locution et la périphrase: du lexique à la grammaire*, Paris: L'Harmattan, Actes des journées d'étude sur la locution organisées à l'Université de Pau les 16 et 17 octobre 1998 par le GALP, 211-268.

Textes cités

Le Monde, 1995-1996, CD-ROM.

Libération. Les archives. CEDROM-SNI.

Situacijski izrazi: funcioniranje i pristup u jeziku L2

Sažetak

Svaki prirodni jezik sadrži izraze koji se nalaze na pola puta između nevezanih i vezanih morfoloških izražaja. Takvi izrazi nerijetko tvore netipične konstrukcije, te u isto vrijeme ulaze u stereotipične jezične situacije u kojima ih izvorni govornik usvaja globalno, a upotrebljava spontano, neovisno o ustroju. Takve osobine jezičnih izraza vode u neizvjesnost svaku analizu, te neizvornim govornicima otežavaju njihovo usvajanje. No budući da je njihov sintaktički oblik najčešće sažet, što ih u konačnici svodi na uzvike (interjunktije), ti se izrazi automatski uključuju u šire, eksplikativne konstrukcije, pa ih neizvorni govornik samim time i lakše pohranjuje.